«MÉSIENS» CHEZ NICÉTAS CHONIATE. TERMINOLOGIE ARCHAÏSANTE ET RÉALITÉ ETHNIQUE MÉDIÉVALE

STELIAN BREZEANU

Le sens du terme archaïsant « Mésiens » dans *Historia* de Choniate constitue, sans doute, l'un des problèmes les plus controversés soulevés par les sources des débuts de l'Etat des Asénides. La plupart des sources byzantines des X^e^—XII^e^ siècles, à commencer par Léon le Diacre, identifient « Mésiens » avec Bulgares [1]. L'historien de Chonai affirme, cependant, dans des termes très clairs que les termes de Mésiens et de Vlaques du Haemus se rapportent à une seule population. Les promoteurs du mouvement antibyzantin dans les Balkans, à la fin du XII^e^ siècle, sont chez lui les barbares du mont Haemus, qui s'appelaient d'abord Mésiens, et qui s'appellent maintenant « Vlaques » [2]. Et, pour ne faire place à aucune confusion, il remplace constamment un terme par l'autre [3]. En echange, il fait dans plusieurs passages une nette distinction entre « Mésiens » et « Bulgares » [4]. La position de l'historien byzantin s'avère encore plus surprenante dans l'ensemble des sources grecques médiévales si, en jetant un coup d'œil sur la littérature historique qui lui a suivi, nous pouvons constater la même tendance des auteurs byzantins à confondre les « Mésiens » avec les « Bulgares » [5].

Aussi ne surprend pas l'interprétation controversée du terme de « Mésiens » chez Choniate dans la littérature scientifique moderne. Le terme a, pour la plupart des historiens, une acception territoriale et non pas ethnique, et il désigne la population de l'ancienne province impériale de Moesie, où prédominaient les Bulgares. Et, pour concilier ce point de vue avec l'information du chroniqueur en ce qui concerne l'identité entre « Mésiens » et « Vlaques », ils considèrent que le terme « Vlaque » a une valeur socio-professionnelle. Il désignerait, donc, non pas la population romanisée du Haemus, mais les pâtres transhumants de Moesie, d'origine bulgare [6]. D'autres spécialistes admettent que le terme, ayant une valeur territoriale, définit la population de l'ancienne province romano-

[1] Gy. Moravcsik, *Byzantinoturcica*, II. Berlin, 1958, p. 207—208.

[2] Niketas Choniates, *Historia*, éd. van Dieten, Berlin—New York, 1975, p. 368, 50—52; *Fontes Historiae Daco-Romanae*. III, Bucureşti, 1975, p. 254; ἐυτῷ δέ μάλιστα καὶ Ῥωμαίοις ἐκπολεμώσας τούς κατὰ τὸν Αἷμον τὸ ὄρος βαρβάρους οἳ Μυσοὶ πρότερον ὠνομάζοντο, νυνὶ δὲ Βλάχοι κικλήσκονται.

[3] Choniates, *Historia*, p. 374, 85; 394, 18,30; 399, 40.

[4] *Ibidem*, p. 374, 81.

[5] Gy. Moravcsik, *op. cit.*, II, p. 207—208.

[6] V. N. Zlatarski, *Poteklo'o na Petra i Asenja, vodočite na văstanieto v 1185 god*, dans « Spisania na Bălgarskata Akademija na Naucite », XLV, 1933, p. 31; Gy. Moravcsik, *op. cit.*, II, p. 207; Ph. Malingoudis, *Die Nachrichten des Niketas Choniates über die Entstehung des zweiten bulgarischen Staates*. « Byzantina », X, 1978, p. 95.

https://biblioteca-digitala.ro

byzantine, également vlaque et bulgare [7]. Enfin, d'autres historiens soutiennent le point de vue de Choniate, admettant l'identité entre « Mésiens » et « Vlaques » et la valeur ethnique des deux termes. Mais, ils n'offrent pas une explication satisfaisante de cette apparition singulière du terme dans la littérature historique byzantine des X^e—XV^e siècles [8]. Pour notre part, nous nous prononçons dès le début pour ce dernier point de vue et nous nous proposons d'offrir une explication de la position de Nicétas Choniate. Nous allons prendre pour point de départ l'évolution de la terminologie politico-ethnique dans les provinces romano-byzantines à la fin de l'Antiquité et au début du Moyen Age, négligée jusqu'à présent par les recherches en la matière.

★

C'est un fait régulièrement connu que, pendant les derniers siècles du monde romain, la notion *Romani* désignait toute la population de l'Empire. Les invasions des migrateurs ont consolidé la conscience des habitants de l'Etat romain de la communauté politique, juridique, culturelle et religieuse de Rome : à l'opposé des «barbares » assiégeants, ils se définissent comme *Romains*. De toute façon, les milieux intellectuels gardent, en même temps, le souvenir des anciennes communautés ethniques auxquelles avaient appartenu les populations de l'Empire avant d'avoir été incluses dans *pax Romana*. Ce souvenir est très fort dans les provinces orientales, où les peuples anciens — « Grecs », «Egyptiens », « Syriens » ou « Arméniens » — n'ont jamais été absorbés définitivement par Rome. Il est présent jusque dans les provinces occidentales et balkaniques de l'Empire, où le processus d'assimilation par la civilisation supérieure de Rome des anciennes populations a été complet. C'est ici que, dans les sources du Bas-Empire, continuent à circuler des termes tels que « galli », « hispani », « itali », « afri », « rhaeti », « norici », « pannoni », « daci », « moesi » ou « scythae », qui ont en tout premier lieu un sens territorial, désignant la population romanisée des provinces Gallia, Hispania, Italia, Africa, Rhaetia, Noricum, Pannonia, Dacie trajane, puis Dacie aurélienne, Moesia et Scythia Minor, sans qu'une certaine couleur ethnique, elle-même souvenir des anciennes populations, fasse défaut [9]. La dislocation de l'Empire par les populations migratrices et la formation des royaumes barbares déterminent de nouveaux changements dans

[7] B. Primov, *Crearea celui de-al doilea țarat bulgar și participarea vlahilor*, dans le volume *Relații româno-bulgare de-a lungul veacurilor (sec. XII—XIX)*, I. București, 1971, p. 26—27 ; E. Stănescu, *Byzantino—vlachica*, I : *Les Vlaques à la fin du X^e siècle—début du XI^e siècle et la restauration de la domination byzantine dans la péninsule balkanique*. « Revue des Etudes du S—E européen », VI, 1968, n° 3, p. 419—413 ; G. G. Litavrin, *Novoe issledovanie o vostanii v Paristrione : obrazovanii vtorogo balgarskogo carstva*, « Vizantijskij Vremennik », 41, 1980, p. 104.

[8] N. Bănescu, *Un problème d'histoire médiévale : création et caractère du second Empire bulgare (1185)*, Bucarest, 1943.

[9] E. Ewig, *Volkstum und Volksbewuustsein im Frankenreich des 7. Jahrhunderts*, dans « Settimane di Studio del Centro Italiano di Studio sull'Alto Medicevo », V, 23—29 avril 1957. Spoleto, 1958, p. 587, n° 2.

https://biblioteca-digitala.ro

l'évolution de la terminologie ethno-politique des anciennes provinces romaines. La plus importante est la transformation du terme *Romani* d'une notion politique, juridique, culturelle et religieuse en une notion ethnique, qui désigne la population de langue latine des royaumes barbares par rapport aux autres *nationes* (Francs, Ostrogoths, Visigoths, Bourguignons, Longobardes, Slaves, Huns, Avares et autres)[10]. Enfin, la création des ethnies néo-latines en Occident aux VII^{e}—IX^{e} siècles constitue la dernière étape de cette évolution. Le terme *Romanus* conserve désormais un sens politique dans les titres des empereurs byzantins et après la création de l'empire carolingien et des empires d'Occident, tandis que son acception ethniques se restreint exclusivement à la population de Rome [11]. Par conséquent, les ethnies néo-latines cessent d'être nommées dorénavant « romani », pour être rencontrées sous des noms dérivant des dénominations des anciennes populations antiques d'avant la conquête romaine — *galli*, *hispani*, *itali*, *rhaeti*, *norici*, termes ayant une charge ethnique prépondérante — soit sous le nom des clans politiques germaniques qui s'étaient emparés de ces territoires plusieurs siècles auparavant — *francs*, *goths*, *longobardes*, — soit enfin, sous des ethnicons qui dérivent de la racine allemande *walch-walach*. Le phénomène est admirablement mis en lumière par les sources carolingiennes relatives à la population de l'Empire de Charlemagne, où les « romans » de l'ancienne Gaulle, dont la langue est dénommée avec mépris *lingua Romana rustica*, *lingua vulgaris*, *lingua gentilis lingua barbara* [12], sont rencontrés dans les sources sous les ethnonymes *galli*, *franci* et, plus rarement, *welscher* [13].

Les sources byzantines font état de la même évolution de la terminologie politico-ethnique. Dans les milieux savants de la Nouvelle Rome des IV^{e}—VI^{e} siècles, les habitants de l'Empire, sont, au sens large du mot, *Romani-Rhomaioi*, mais dans un sens restreint, ils sont *Itali*, *Galli*, *Hispani*, *Afri* en Occident, et *Dakai*, *Scytai*, *Paiones* ou *Mysoi* dans les Balkans [14]. A partir du VII^{e} siècle, les sources byzantines sont marquées d'un long silence en ce qui concerne ces ethnonymes, explicables tant par la longue éclipse que la culture historique de Constantinople connaît aux VII^{e}—VIII^{e} siècles, que par les changements politiques enregistrés

[10] *Ibidem*, p. 608—611 ; E. Zollner, *Die politische Stellung der Völker im Frankenreich*, Wien, 1950, p. 94—98 ; H. Wolfram, *Geschichte der Goten*, München, 1979, p. 453—455.

[11] E. Zollner, *op. cit.*, p. 99—100 ; E. Ewig, *op. cit.*, p. 613, 614, S. Brezeanu, « *Romani* » *şi* « *Blachi* » *la Anonymus. Istorie şi ideologie politică*, « Revista de Istorie », 34, 1981, n° 7, p. 1319—1320.

[12] L. Weisgerber, *Deutsch als Volksname. Ursprung und Bedeutung*, Darmstadt, 1953, p. 77—78.

[13] Chez Notker de St. Gallen on trouve les formes *moderni Galli sive Franci* ou *reges Gallorum vel Francorum*, où l'équivalence entre « Galli » et « Franci » est évidente. Un autre contemporain de l'auteur, Walafridus Strabo, refuse d'appeler les « Romains » des Alpes par leur propre nom, en leur attribuant l'éthymon de *Rheti*, pris du nom de l'ancienne province romaine. Cf. E. Zollner, op. ci cit., p. 99—100, 149, 152 ; L. Weisgerber. *Deutsch als Volksname*, p. 178 et suivantes.

[14] Pour les « Daces », voir *L'histoire ecclésiastique de Theodoret* de Cyros, où Sardica compte pour « la métropole du peuple des Daces » (τοῦ Δακῶν ἔθνους μητρόπολις), dans *Fontes Historiae Daco-Romanae*, II, Bucureşti, 1970, p. 232. Les « Scythes », en tant qu'habitants de la province byzantine du Bas-Danube, Scythia Minor sont mentionnés dans *Corpus Iuris Civilis* (κατὰ τὴν ἐπαρχίαν Σκυθῶν καὶ Μυσῶν), dans *Ibidem*, p. 380, et chez Theophylact Simocattes (τῶν τε Σκυθῶν καὶ Μυσῶν τοὺς περιοίκους) dans *Ibidem*, p. 534.

https://biblioteca-digitala.ro

en Occident et, notamment, dans les Balkans, où la romanité sud-danubienne vivra pendant quatre siècles sous domination slave et bulgare [15]. C'est à peine avec le « premier humanisme byzantin » des IX^{e}—X^{e} siècles et la reconquête macédonienne que certains ethnonymes d'origine antique reviennent sous la plume des intellectuels de la Nouvelle Rome. Les plus fréquents sont, à ce chapitre, pour l'Occident « galli » et « itali », le premier comme l'équivalent du terme « franci », le dernier pour désigner la communauté ethnique dans la Péninsule italienne. Dans les Balkans, la situation est, dans une certaine mesure, différente. L'invasion et la colonisation de la péninsule par les Slaves à la charnière des VI^{e}—VII^{e} siècles ont interrompu les contacts entre les « Romains » de langue latine et les « Romains » politiques de langue grecque, les derniers cantonnés entre les frontières considérablement restreintes de la Nouvelle Rome [16]. Ces contacts reprennent, à quelques exceptions près, à peine à la fin du X^{e} siècle, lorsque les empereurs-soldats macédoniens rétablissent la domination de Constantinople sur toute la péninsule. Mais, des changements profonds surviennent dans l'évolution des deux communautés pendant les presque quatre siècles de vie séparée. D'une part, réduite à une population où les Grecs dominent, la Nouvelle Rome se transforme en un empire « national » grec, d'où la modification du contenu du terme *Rhômaios*, qui définit le citoyen de langue grecque de l'Empire. D'autre part, le véritable peuple romain des Balkans de l'ancien empire s'était transformé dans cet intervalle de temps en une ethnie néo-latine — « barbare » aux yeux des citoyens de la Nouvelle Rome hellénisée — ce qui explique le refus de la population grecque de continuer à les nommer « Romains », comme ils s'appelaient encore. Le terrain était ainsi préparé pour prendre des Slaves le terme « vlaques » (Βλάχοι), terme que les Byzantins allaient employer pour dénommer toute la communauté de langue latine de l'Europe du Sud-Est [17].

Mais, le nouvel ethnonyme n'éclipse pas définitivement les anciennes notions qui avaient circulé plusieurs siècles auparavant pour dénommer la population de langue latine des provinces balkaniques de l'Empire. Des réminiscences de cette tradition historique apparaissent chez Kekaumenos et Zonaras. Le premier, le meilleur connaisseur des Vlaques sud-danubiens, se référant aux Vlaques de Thessalie, montre qu'ils sont les « ainsi nommés Daces ⟨appelés⟩ aussi Bessi », qui avaient vécu « tout d'abord près du Danube et de la Save » [18], d'où ils se sont ensuite répandus dans tout l'Epire et toute la Macédoine, et la plupart d'entre eux se sont établis dans l'Hellade (Thessalie) [19]. Nous n'insistons pas maintenant sur les circonstances historiques dans lesquelles les Vlaques sont passés du Danube dans leur nouvelle patrie, telles qu'elles apparaissent à la lumière de notre source, ni sur les sources antiques qui sont à

[15] En ce qui concerne les circonstances historiques de ce « silence », voir S. Brezeanu, Les Roumains et le silence des sources, dans le millénaire obscur, « Revue roumaine d'histoire », XXI (1982), n^{os} 3—4, p. 388—395.

[16] Ge. Ostrogorsky, *Geschichte des byzantinischen Staates*, München, 1963, p. 77—78.

[17] S. Brezeanu, *Roumains et ⟨ le silence des sources ⟩*, p. 393—394.

[18] Sovety i rasskazy Kekavmena. Socinenie Vizantiiskogo polkovodtza XI veka, éd. G^{p} G. Litavrin, Moscou, 1972, p. 268 : οὗτοι Βλάχοι γάρ εἰσιν οἱ λεγόμενοι Δᾶκαι καὶ Βέσσοι.

[19] *Ibidem*, p. 270.

https://biblioteca-digitala.ro

la base de ces informations de l'aristocrate thessalien. Un fait est certain : Kekaumenos ne pouvait trouver en aucune source historique l'information relative à l'identité entre les « Vlaques » qui étaient ses contemporains et les populations des « Daces » et des « Besses » qui ont vécu jadis près du Danube [20]. Au contraire, c'est un fait d'importance capitale que l'auteur thessalien fait état d'une tradition historique remontant jusqu'à la fin de l'Antiquité, qui identifie les Vlaques des X^e—XI^e siècles avec les « Daces » et les « Besses » de la Dacie aurélienne, disloqués au VII^e siècle par l'invasion slave dans les régions sud-ouest de la péninsule. Certainement, la même signification ethnique peut être attribuée au terme « dace » de l'*Histoire* de Jean Cantacuzène, dans le passage relatif au « Dace Scerban », (Şerban), berger de Rhodopes, compte tenu du fait que l'anthroponyme Şerban appartient exclusivement à l'onomastique roumaine des deux rives du Danube [21]. Le deuxième auteur byzantin, Jean Zonaras, fait remarquer dans un passage que la recherche moderne de spécialité a ignoré que les « Paiones sont une gent latine ou un peuple thrace » (Παίονες· γένος Λατῖνον ἢ ἔθνος Θρακικόν)[22]. Sans nous proposer de faire une analyse détaillée du passage susmentionné, où il faudrait prendre en discussion le problème difficile du rapport entre γένος et ἔθνος, nous constatons qu'au beau milieu du XII^e siècle Zonaras surprend la double signification de l'ethnonyme « paiones » ou, autrement dit, les deux couches historiques du terme — thrace et latine — qui se retrouvent, d'ailleurs, dans la relation de Kekaumenos : « besses », respectivement « daces ». Notons aussi que l'auteur byzantin se situe aux débuts d'une nouvelle étape dans l'évolution du terme « paiones », qui commence à désigner, au XII^e siècle, la population magyare sédentarisée de l'ancienne province romaine [23]. En tout cas, l'information de Zonaras relative à l'origine latine des « paiones » est confirmée au début du XIV^e siècle par une source latine, qui s'appuie sur des informations recueillies en Hongrie et dans les Balkans. Il s'agit de *Descriptio Europae Orientalis*, un rapport d'un moine dominicain anonyme qui, en 1308, identifie les *Blazi* qu'il avait rencontrés en Macédoine méridionale et en Thessalie avec les *Pannoni* ou *pastores Romanorum*. Ils avaient vécu des centaines d'années en Pannonie, d'où ils avaient été chassés par Arpad et ses compagnons d'armes lorsqu'ils se sont emparés de la province [24].

[20] Si. M. Gyoni a identifié correctement les sources antiques de l'information de Kekaumenos sur l'histoire des « Daces » (M. Gyoni, *L'oeuvre de Kékaumenos, source de l'histoire roumaine*, « Revue d'histoire comparée », XXIII, N.S. III, 1945, n^os 1—4, p. 96—180, la relation entre les « Vlaques » qui étaient ses contemporains et les antiques « Bessies » ou « Daces » ne peut être ni « une simple asociation de noms » (!) (*Ibidem*, p. 178), ni un « jeu du hasard » (*Ibidem*, p. 180).

[21] I. Cantacuzino, éd. Bonn, I, p. 146.

[22] Iohannis Zonares, *Lexicon*, Leipzig, 1808, p. 1495 ; Fontes Historiae Daco-Romanae, IV, p. 66.

[23] Gy. Moravcsik, *Byzantinoturcica*, II, p. 242—243.

[24] *Anonymi descriptio Europae Orientalis*, éd. O. Gòrka, Cracovie, 1916, p. 12—13 ; « Notandum quod inter machedoniam, achayam et the salonicam est quidam populus valde magnus et spatiosus qui vocantur blazi, qui et olim fuerunt romanorum pastores, ac in Ungaria ubi erant pascua romanorum (...) olim morabantur. Sed tandem ab ungaris inde expulsi, ad partes illas fugierunt ». Ibidem, p. 44 ; « Panoni autem, qui inhabitant tunc panoniam, omnes erant pastores romanorum et habebant super se decem reges potentes ».

https://biblioteca-digitala.ro

On peut conclure, donc, que dans les milieux savants de la Nouvelle Rome et même en Hongrie une relation continue à s'établir au Moyen Âge entre l'ethnie néo-latine des Balkans, qu'ils appellaient « vlaques ». et les populations antiques latinisées, souvent thraces aussi, qui était à l'origine de la première. Cette relation apparaît clairement dans le signe d'identité que les auteurs médiévaux ont mis entre l'ethnonyme d'origine populaire « Vlaques » d'une part, et les « Besses », « Daces » et « Paiones » d'autre part.

★

Le terme « Mésiens » suit jusqu'à un certain point la même évolution que tous les autres ethnonymes qui circulaient dans les milieux érudits du monde romano-byzantin. A l'origine, il définissait l'union tribale thrace qui peuplait le territoire entre les Balkans et le Danube, pour désigner, après la conquête romaine de la région, la population de la province impériale de Moesie [25]. Le terme a, dans ce dernier cas, une acception territoriale en tout premier lieu, mais il n'est pas dépourvu d'une nuance ethnique, pour désigner finalement la population de langue latine de la province située entre le Danube et les Balkans. Aux VII^{e}—X^{e} siècles, lorsque les Slaves s'installent dans la région et Asparoukh crée son khanat qui allait incorporer, entre autres, la population romanisée, l'ethnicon « moesi » disparaît des sources byzantines. Il revient dans les sources pendant la seconde moitié du X^{e} siècle avec une signification ethnique qui diffère complètement de celle antique, signification liée à l'évolution de la terminologie politico-ethnique utilisée par les auteurs byzantins pour définir les réalités démographiques de la région s'étendant entre le Danube et les Balkans, après la création de l'Etat d'Asparoukh.

On peut distinguer, dans l'évolution de cette terminologie, trois périodes différentes. La première correspond à la période du premier Etat bulgare (679—971), la deuxième s'étend sur les deux siècles suivants (971—env. 1200) et la dernière période entre la création du deuxième tsarat bulgare et la fin de l'époque byzantine (env. 1200—1453). Dans la première période, les sources byzantines — *comme sources extérieures* — désignent l'Etat entre le Danube et les Balkans sous le nom de *Bulgarie* et sa population sous le nom de *bulgare*, d'après le nom du clan dominant d'Asparoukh. La structure ethnique tellement hétérogène du khanat, qui comptait, à côté des Turaniens, qui y dominaient, la population slave, des Romans, des Grecs et d'autres éléments allogènes, se trouve, dans les sources extérieures, excessivement simplifiée sous la rubrique des « Bulgares ». Mais, le cas est presque commun dans l'histoire européenne du Moyen Âge, où la population, tout aussi hétérogène, du royaume mérovengien, apparaît sous le nom de *franci*, celle de l'Italie longobarde sous le nom de *longobardi*, ou celle des régions carpato-danubiennes sous des dénominations non moins inexactes telles que *gothi*, *gepidi*, *avari*, *patzi-*

[25] Ce sens apparaît chez Priscus Panites, où Margus est « ville des Moesiens en Illyrium », (ἡ πόλις τῶν ἐν Ἰλλυρίᾳ Μυσῶν) et Viminacium « ville des Moesiens au Danube » (τὴν πρὸς τῷ ποταμῷ Μυσῶν πόλιν) dans Priscus Panites, *Excerpta de legationibus*, éd. Carolus de Boor, Berlin, 1903, p. 121, 20; 136, 36 et dans *Fontes Historiae Daco-Romanae*, II, p. 246, 264, Il reparaît à côté de « Scythes » dans *Corpus Iuris Civilis* et chez Theophylact Simocattes (voir n. 61).

https://biblioteca-digitala.ro

naki ou *cumani* [26]. Dans tous ces cas, les termes *bulgari*, *franci*, *longobardi* et les autres mentionnés ci-dessus revêtent plutôt un caractère politico-territorial et moins un caractère gentilique [27]. Cette position à l'égard des réalités démographiques de l'Etat bulgare est commune aux sources byzantines dans la troisième période. Elles présentent ces réalités comme des *sources extérieures*. A la lumière des informations fournies par les auteurs byzantins de cette dernière période, la population de l'Etat bulgare — *Bulgaria* ou à l'aide d'un terme archaïsant *Misia* — est désignée sous le nom de *Bulgares* et *Mésiens*. Le dernier terme acquiert, avec le temps, comme jadis dans la province romano-byzantine, une couleur ethnique, se confondant cette fois-ci avec le terme de « Bulgares », certaines sources byzantines de cette période soulignant l'identité des deux termes, « Bulgares » et « Mésiens ».[28]

Pendant la deuxième période qui nous intéresse ci-dessous et qui couvre l'époque de la domination de l'Empire au Nord des Balkans aux XI^{e}—XII^{e} siècles, la position des sources byzantines vis-à-vis de la définition des réalités ethniques entre le Danube et les Balkans change radicalement par rapport aux deux autres périodes. Elles deviennent, à quelques exceptions datant du début de la période, des *sources internes* en rapport des réalités ethnique qu'elles définissent. La période se caractérise, au plan de la terminologie ethnique, par trois événements principaux, qui témoignent d'ailleurs de la complexité de l'image de cette terminologie. Le premier est le transfert du nom de « Bulgares » du clan d'Asparoukh à la population slave majoritaire à la suite de l'absorption rapide de l'élément turanien par les Slaves après la christianisation de l'Etat bulgare. Le phénomène, comparable à celui qui avait eu lieu deux siècles plus tôt dans le royaume franc mérovingien, est enregistré dans la première moitié du X^{e} siècle, étant un fait accompli au moment où les Byzantins viennent en contact direct avec la population du tsarat après la conquête de Jean Tzimiskes et Basile II [29]. Le deuxième événement est l'apparition dans la région située entre le Danube et les Balkans de populations nouvelles, à côté des « Bulgares », terme qui désigne maintenant les Slaves sud-danubiens. La plus importante de ces populations découvertes par les Byzantins après la conquête du tsarat est constituée de Vlaques, descendants de l'ancienne population romanisée des Balkans, qui sont mentionnés dans les sources à partir de la charnière des X^{e}—XI^{e} siècles [30]. Le troisième événement, et le plus important pour le problème

[26] S. Brezeanu, *Les Roumains et le silence des sources*, 389—390; L. Musset, *Les invasions. Les vagues germaniques*, p. 63.

[27] E. Ewig, *op. cit.*, p. 638; M. Lugge, *« Gallia » und « Francia » im Mittelalter. Untersuchungen über den Zusammenhang zwischen geographisch — historischer Terminologie und politischen Denken vom 6—15 Jarhundert*, Bonn, 1960, p. 25.

[28] Gy. Moravcsik *Byzantinoturcica*, II, p. 207—208.

[29] Dans un diplôme de Romain II (959—963) on rencontre la formule « slavi-bulgari » (Σκλάβων — Βουλγάρων), qui constitue, de l'avis de certains spécialistes, la preuve de la profonde mutation opérée dans l'évolution des Bulgares (Fr. Dölger, *Ein Fall Slawischer Einsiedlung im Hinterland von Thessalonike im X. Jarhundert*, « Sitzungsberichte der Bayerischen Akad. d. Wiss, Philos.-hist. Kl », 1952, Hft, 1, p. 6—8; D. Anghelov, *Obrazuvane na bălgarskata narodnost*, Sofia, 1971, p. 375—378).

[30] E. Stănescu, *Byzantinovlachica*, p. 407—417; S. Brezeanu, *De la populația romanizată la vlahii balcanici*, « Revista de istorie », 29 (1976), n° 2, 218—221.

https://biblioteca-digitala.ro

que nous abordons maintenant, consiste dans le retour du terme de *mocsi* dans les sources. Le terme reparait dans l'*Histoire* de Léon le Diacre, la principale source de la conquête de la Bulgarie par Jean Tzimiskes. L'auteur définit constamment l'ancien Etat d'Asparoukh *Misia* (Μυσιά), et ses habitants « Mésiens » (Μυσοί) [31], termes archaïsants empruntés par l'érudit byzantin de la tradition antique. A l'origine de cette mutation terminologique se trouve un fait de nature idéologique et sa présence dans les sources byzantines des dernières décennies du X^e^ siècle est significative. En tant que représentant de l'idéologie politique byzantine, Léon le Diacre réintroduit le terme de Μυσία, équivalent du territoire de l'Etat bulgare, pour légitimer la conquête par Jean Tzimiskes de la région située entre les Balkans et le Danube, conquête dont il parle comme d'un acte de restitution à la Nouvelle Rome d'une province de droit impérial, arrachée par violence par les « barbares ». Léon le Diacre souligne explicitement que la « Mésie » appartient à l'Empire, tandis que, se rapportant aux conquêtes de Tzimiskes, il parle de la réintégration de la Moesie à l'Empire romain (την Μυσίαν Ῥωμαίοις ἀνασωσάμενος) [32]. D'autres sources de la période des campagnes de conquête de Basile II utilisent le même terme pour se rapporter à l'Etat bulgare [33]. La notion Μυσοί a d'abord, certainement, une acception territoriale, mais Léon le Diacre et ses contemporains lui confèrent aussi un sens ethnique, en identifiant pour la première fois les « Mésiens » avec les « Bulgares ». Mais, Léon le Diacre, comme d'autres auteurs byzantins plus tard, ignorant la mutation profonde survenue dans l'évolution des réalités démographiques du nord des Balkans, confond ici les Slaves de son temps avec le clan turanien d'Asparoukh. C'est pourquoi « Mésiens », ethnonyme dont il se sert pour définir les Bulgares, sont des « colons des Coutrigures, Chazares et Chumans ⟨Coumans⟩ hyperboréens » [34]. Un important changement de sens du terme antique intervenait ainsi, qui devait décider de sa carrière aux cinq siècles suivants [35].

Il y avait, donc, dans la seconde moitié du XII^e^ siècle, une tradition antique dans le monde savant byzantin, qui identifiait les Mésiens avec les descendants romanisés de l'ancienne union de tribus thraces des Balkans. Une tradition de date récente était également apparue, qui désignait par « Mésiens » les « Bulgares ». Ce dernier sens de l'ethnicon était sur le point de se généraliser aux XI^e^—XII^e^ siècles, après avoir fait son apparition, pour des raisons d'ordre idéologique, dans l'œuvre historique de Léon le Diacre. Confronté aux deux traditions, Choniate ne s'aligne pas sur la dernière, illustrée dans la plupart des sources byzantines des XI^e^—XII^e^ siècles, mais il revient à l'ancienne tradition et identifie les Mésiens avec les antiques habitants de langue latine du Haemus.

[31] Gy. Moravcsik, *Byzantinoturcica*, II, p. 207—208.

[32] Leon Diaconus, *Historiae*, éd. Bonn, p. 157; *Fontes Historiae Daco-Romanae*, II, p. 696. Le supplice appliqué par Basile II aux prisonniers bulgares en 1014, suplice (aveuglement) consenti dans le droit public impérial (H. Ahrweiller, *D'idéologie politique*, p. 52). suggère l'idée que les Bulgares étaient considérés par les Byzantins des sujets « rebelles ».

[33] S. Brezeanu, *De la populaţia romanizată la vlahii balcanici*, p. 219.

[34] Léon Diaconus, *op. cit.*, p. 103.

[35] Gy. Moravcsik, *Byzantinoturcica*, II, p. 101—104, 207—208.

https://biblioteca-digitala.ro

L'option de Nicétas soulève deux problèmes importants : les motifs de cette option et les sources de son information. Il est presque superflu d'ajouter que l'historien byzantin ne justifie pas son option pour l'ancienne tradition. Ses motifs ne sont pourtant pas difficiles à identifier. Tout d'abord, considérés dans la perspective historique, les Vlaques du Haemus étaient de véritables « Mésiens », de même que les Vlaques du Nord du Danube sont les véritables «Daces »[36] et ceux de Pannonie les véritables «pannoni». Au moins à cet égard, il s'avère, au plan de la culture historique, supérieur à tous les auteurs byzantins des X^e—XII^e siècles. Mais, il y a une cause plus profonde de son option, qui tient de l'horizon idéologique de Choniate. On peut remarquer aisément qu'il ne prend pas dans le milieu valaque la tradition de l'origine romaine des habitants de langue latine du Haemus. Le fait peut surprendre chez un bon connaisseur de l'histoire et de la société vlaque sud-danubiennes, si nous tenons compte du fait que Jean Kinnamos, son contemporain plus âgé et qui ne connaissait pas tout aussi bien la société vlaque, consigne cette tradition quelques années seulement avant le déclenchement du mouvement des Assên, notamment que l'œuvre historique de celui-ci n'était pas inconnue de l'auteur de Chonai [37]. La tradition est également présente dans la correspondance du pape Innocent III avec Joannitsa, souverain de Tărnovo [38]. Ces témoignages contemporains sur la romanité des Vlaques, présents aussi dans d'autres sources byzantines tout comme dans les sources sud-slaves et magyares des XII^e—XIII^e siècles, fournissent la preuve sûre que la tradition était largement répandue à cette époque-là. Alors, comment explique-t-on qu'elle est absente justement de l'œuvre historique de Choniate, qui confère aux Vlaques une origine « mésienne », barbare? Notons qu'elle est également absente de l'œuvre de Kékaumenos, l'autre auteur byzantin très bon connaisseur de la société vlaque, qui attribue aux habitants de langue latine de la péninsule également une origine « barbare », cette fois « dace ». Le dénominateur commun de l'œuvre des deux intellectuels byzantins est constitué par l'hostilité manifeste avec laquelle ils considèrent les aspirations de liberté des Vlaques sud-danubiens, qui participent à l'ample mouvement des peuples balkaniques d'émancipation politique des XI^e—XII^e siècles Voici pourquoi il est à supposer que l'idée de l'origine romaine des Vlaques constituait l'une des idées-force de leur mouvement d'émancipation politique de sous l'autorité de Constantinople, ce pourquoi Choniate la plonge dans l'ombre, à l'instar de Kékaumenos un siècle plus tôt [39].

[36] Les « Daces » nord-danubiens reviennent dans les sources dès la fin du X^e siècle (S. Brezeanu, *Les « Daces » de Suidas, Une réinterprétation*, « R.E.S.E.E. », XXII (1984), n° 2, p. 113—122.

[37] V. Grecu, *Nicétas Choniates a-t-il connu l'histoire de Jean Cinnamus?* « Revue des Etudes byzantines », VII, 1948, p. 194—204; Moravcsik, *op. cit.*, I, p. 466.

[38] *Prepiskata na papa Inokentija kă Bălgarite*, éd. Iv. Duičev, dans «Godišnik na Univ. Kliment Ochridski », hist.-philos. Fak., XXXVIII, 3, Sofia, 1942, p. 26, 32, 50.

[39] La même attitude devait être adoptée deux siècles plus tard par les chroniqueurs magyars des XIV^e—XV^e siècles, quand se déroule le mouvement d'émancipation politique roumain sur le versant extérieur des Carpates, matérialisé dans la formation des deux Etats roumains, période pendant laquelle l'origine romaine des Roumains est passée sous silence (A. Armbruster, *Romanitatea românilor*, p. 41—42; S. Brezeanu, *La continuité daco-roumaine*, *Science et politique*, Bucarest, 1984, p. 36—37), après avoir été affirmée ouvertement au siècle du Notaire anonyme du roi Bela et de Simon de Kéza (S. Brezeanu, « *Romani* » *şi* « *Blachi* » *la Anonymus*, p. 1324—1339).

https://biblioteca-digitala.ro

Relativement aux sources de son information sur l'identité entre les Vlaques et les antiques Moesi, nous serions tentés de mettre ces connaissances en rapport avec ses contacts directs avec la romanité sud-danubienne. Seulement que, même si ces contacts auraient eu leur rôle dans un supplément d'information sur l'histoire vlaque, il est peu probable que la tradition orale des milieux populaires des Vlaques des Balkans ait gardé le souvenir de leur origine « mésienne », de même qu'on n'a pas vu être conservée la tradition de l'origine « dace » chez les Roumains nord-danubiens ou la tradition de l'origine « celtique » en France médiévale, dans le dernier cas cette tradition n'étant redécouverte que par les érudits de la Renaissance[40]. Il est certain que la tradition orale des Vlaques de Moesie gardait à cette époque-là, de même que la tradition des autres branches de la latinité orientale, le souvenir de leur origine romaine qui se traduit par les noms de «romans » qu'ils se donnaient eux-mêmes dans les informations provenant de leur milieu, que les témoins étrangers nous ont laissé au sujet de leur romanité. Aussi doit-on chercher l'origine de la tradition relative à l'identité des Vlaques du Haemus avec les « Mésiens » dans les milieux intellectuels de la Nouvelle Rome, là où se trouve aussi celle de l'identité des Vlaques de Thessalie avec les « Daces » et des « Blases » de Pannonie avec les « Pannoniens ».

Pour conclure, le terme de « Mésiens » revêt dans l'*Histoire* de Choniate un sens ethnique et constitue un doublet savant de l'ethnicon populaire « Vlaques » pour définir la branche des Roumains du Haemus. L'auteur byzantin se situe, par cette interprétation, sur la ligne d'une vieille tradition des milieux intellectuels de la Nouvelle Rome à l'instar de Kekaumenos, pour qui les Vlaques du Pind, venus de la Dacie d'Aurélien, sont des « Daces » et des « Besses », et du géographe anonyme pour qui les Vlaques de Pannonie sont des « Pannoniens ». Par là, Nicétas tourne le dos à la tradition de l'origine romaine des Vlaques des Balkans pour leur attribuer, pour des raisons d'ordre politique, une origine « barbare », mais aussi à la tradition plus récente, qui identifiait les « Mésiens » avec les « Bulgares ».

[40] Pour la tradition de l'origine troyenne des Français au Moyen Âge, voir. B Guenée, *L'Occident aux XIV^e et XV^e siècles. Les Etats*, Paris, 1971, p. 125—128.

https://biblioteca-digitala.ro